

Efficacité et enjeux du travail social

Thierry GOGUEL d'ALLONDANS*

Entre les artisans d'une poétique de l'action et les partisans d'une ingénierie sociale, il y a sans aucun doute des risques à parler aujourd'hui de l'efficacité et des enjeux du travail social ; le risque le plus apparent étant d'essence politique.

Si le travail social, pour reprendre un peu les thèses de Fourier, est la construction d'une utopie (au départ celle de participer à sa propre fin à l'aube d'une société enfin harmonieuse) c'est à dire d'un projet politique et non pas d'une illusion¹, alors on peut supposer que les enjeux sont de taille, et une certaine efficacité plus que nécessaire.

Seulement les enjeux et l'efficacité peinent à se définir, car sans aucun doute les uns et l'autre évoluent à l'aune d'une société en pleine mutation pour les plus optimistes, à l'instar des modes du moment pour les plus défaitistes, à l'interface de ces deux considérations pour les ménagers de chèvres et de choux.

A ce sujet le XXI^e congrès de l'Internationale Socialiste qui s'est tenu, début novembre 1999, à Paris, est éloquent. On pourrait penser, à entendre les ténors, que leurs divergences apparaîtraient essentiellement sur quelques points d'analyse, ou plus prosaïquement d'interprétation. Mais ne portent-elles pas plutôt sur le fond, l'essence, c'est à dire sur les valeurs, que sur la forme, les modalités d'action ? Nous sommes dans un des paradoxes qui habite aussi le travail social : la confusion entre les objectifs et les moyens, mais aussi l'esprit et les perspectives –il faut bien le dire- souvent lointaines. Aussi, la solidarité, par exemple, comme objectif et projet à terme peut-elle participer d'un consensus mou. De même que peuvent cohabiter dans une déclaration commune² « *l'encouragement à l'esprit d'entreprise* » et « *la relation critique au capitalisme* ». Nous voyons ainsi que l'efficacité et les enjeux pour le monde de demain sont une préoccupation bien universelle, à l'aube du troisième millénaire, et immédiatement référés aux projets du politique.

La lecture que nous proposons est évidemment circonscrite aux lieux et aux temps de nos propres expériences. Nous sommes d'abord, et résolument, éducateur spécialisé³. Nous avons commencé à exercer cette profession en 1974, dans un club de prévention où, à l'époque, le travail consistait essentiellement à prévenir l'ennui par de multiples activités socioculturelles, à lutter contre l'échec scolaire par un programme d'action soutenu, à circonscire aussi la délinquance ou la rébellion par un travail de proximité.

Pendant plus de dix ans, nous avons ensuite travaillé dans un centre d'hébergement et de réinsertion sociale⁴, avec quelques changements de statuts notables, tels cuisinier un bon moment et, sur la fin de notre exercice, directeur. Cette expérience nous a permis de vivre et de comprendre une sociologie de la pauvreté et de la précarité⁵. Ceci nous a sans doute conduit à reprendre des études universitaires. Notre perception du travail social a, elle,

* Educateur spécialisé, anthropologue. Formateur à l'IFCAAD (67300 Schiltigheim), docteur et chercheur associé de l'université Marc Bloch (Strasbourg II).

¹ Il est intéressant de rappeler que l'utopie passe dans le langage courant de projet politique à illusion après l'essor économique du XIX^e siècle qui fera de l'Europe un espace de sociétés industrialisées. Ces sociétés industrialisées –d'aucuns diraient la modernité – signent la fin des grands utopistes. La postmodernité, dans son aspect critique, vient peut-être offrir des alternatives.

² « Déclaration de Paris » (de l'Internationale Socialiste), *Libération* 9 novembre 1999.

³ Trop de travailleurs sociaux accédant à un grade universitaire oublient (renient ?) leur formation initiale.

⁴ La Cité Relais (Strasbourg).

⁵ KLINGER Myriam et GOGUEL d'ALLONDANS Thierry, *Errances et Hospitalité. L'accueil et l'accompagnement d'adultes en difficulté. La Cité Relais à Strasbourg*, Toulouse, ERES, 1991.

indubitablement induit notre passage d'une démarche sociologique à une recherche anthropologique, c'est à dire à une posture d'observateur participant.

De tous temps engagé dans la formation des intervenants sociaux, nous avons accepté, il y a presque dix ans, un poste de formateur dans un des principaux centres de formation en travail social d'Alsace, l'IFCAAD. Nous y coordonnons essentiellement le cursus initial des moniteurs-éducateurs, en participant plus occasionnellement à des formations continues. Outre des travaux de recherche, nous avons conservé principalement deux engagements professionnels : Président d'un des services de prévention spécialisée de Strasbourg⁶, et coanimateur d'un laboratoire d'enquêtes sur les conduites à risque des jeunes à l'université Marc Bloch (Strasbourg II).

Les enjeux deviennent peut-être ici, ce qui pour chacun d'entre nous, dans son action citoyenne, lui semble, fût-ce subjectivement, relever de ses priorités.

Les quatre temps du travail social

Sans réécrire toute l'histoire du travail social, nous pourrions dire qu'avant les années 70 (avec l'apparition des diplômes actuels et leurs législations) nous sommes dans une pré-histoire, une préfiguration, qui, progressivement nous fait passer du vocationnel au professionnel. Ces époques pionnières ont produit (nous hasardons ici le terme de production !) le pire et le meilleur. Car si l'on ose aujourd'hui, non sans effroi, (re)découvrir la réalité des colonies pénitentiaires, telle la célèbre Mettray, les origines pétainistes de l'éducation spécialisée, et tant d'autres lieux obscurs, c'est aussi dans ces périodes troublées qu'émergèrent les grands pédagogues du XX^e siècle : Deligny, Tosquelles, et tant d'autres. En ce sens, on pourrait presque parler de protohistoire, jusqu'à l'apparition de la presse Freinet ! De cette époque, il reste des traces, des mémoires vivantes qu'il devient vital de recueillir. Ainsi, lors d'une formation continue pour le personnel d'une grande maison d'enfants à caractère social de la région strasbourgeoise, nous avons rencontré en les personnes des femmes de ménages, les premières éducatrices du lieu, et, parfois également les anciennes résidentes ! Sans amertume, elles nous rappelaient que les professionnels d'alors habitaient réellement le quotidien : les statuts assez indéfinis rendaient élastiques la fonction.

Ce qui va s'appeler le travail social, avec ses corollaires (les travailleurs sociaux, l'action sociale, les politiques sociales...) s'inscrit résolument dans la seconde moitié du XX^e siècle et trouve sa légitimité à la fin des trente glorieuses c'est à dire au moment où commence à s'effriter l'Etat Providence. « *Il faut attendre mai 1968, pour que l'appellation "travail social" s'impose massivement, avec un sens renouvelé. En effet, elle s'inscrit dans un contexte idéologique et politique particulier.* »⁷.

Si en 1972 la revue *ESPRIT*, à l'instar de nombreux intellectuels français, se demande encore « Pourquoi le travail social ? »⁸ interrogeant au passage son aspect policier et son rapport au contrôle social, vingt six ans après elle pose subtilement la question de son utilité même : « A quoi sert le travail social ? »⁹ ce qui sous-tend la question de son efficacité et surtout de sa périlleuse évaluation. Nous pourrions dire que les années 70, second temps du travail social, est celui de « *la production organisée de la socialité* »¹⁰. L'idée maîtresse est

⁶ E.L.S.O. (Espace de Liaisons et Stratégies d'Ouverture : 41, rue Martin Schongauer 67200 Strasbourg-Elsau).

⁷ BARREYRE Jean-Yves (Dir.), *Dictionnaire critique d'Action sociale*, Paris, Bayard, 1995, p.409.

⁸ « Pourquoi le travail social ? », *ESPRIT*, n° 4-5, avril-mai 1972.

⁹ « A quoi sert le travail social », *ESPRIT*, n° 3-4, mars-avril 1998.

¹⁰ ROMAN Joël, en 1972, dans *ESPRIT*, op.cit.

celle d'un contrôle social, dévolu désormais à des professionnels et donc, dans un rapport de causalité, possiblement plus efficace.

La fin des illusions, la succession des chocs pétroliers, la paupérisation et le chômage croissants, l'épidémie du sida, paradoxalement, participent chacun du troisième temps du travail social, les années 80, ou « *l'aboutissement du rêve prométhéen : la surtechnicisation du travail social* »¹¹. Nous sommes dans ce mythe techniciste au summum d'un autre mythe, celui de l'efficacité avec l'apparition d' « outils » les plus divers, de l'ingénierie sociale, mais aussi de la dynamique du projet qui devient parfois une pratique de la domination. Car si les projets individuels et collectifs sont nécessaires à l'Homme, on peut interroger cette frénésie, sa gadgetisation. « *On demande très naturellement aux travailleurs en recherche d'emploi d'élaborer leurs projets, bientôt – prédisait Jacques Ardoino¹² – on demandera la même chose aux mourants.* » Il avait raison, c'est fait !

« *Ainsi se poursuit – écrit le sociologue Gilbert Renaud en 1988 – l'entreprise prométhéenne à travers le déploiement de technologies toujours plus raffinées qui nourrissent le rêve d'une programmation du social. Le virage technologique du travail social prend en définitive les traits d'une quête incessante qui le doteraient enfin de la toute-puissance lui faisant si cruellement défaut, et de fait, ce mythe de l'efficacité donne lieu à une surtechnicisation qui ne cherche plus que sa propre effectuation et fixe l'usager dans le statut d'objet d'expérimentation.* »¹³.

De fait cette troisième période s'achève et se poursuit par une remise en cause du travail social historique. Ainsi un récent programme de la M.I.R.E.¹⁴ met en évidence, dans une pyramide des emplois, l'émergence des chefs de service et des ingénieurs sociaux (ces derniers ayant une trajectoire très diversifiée et souvent hors le champ social traditionnel), l'effritement des professions historiques (de niveau III) qui se stabilisent autour de 30% des effectifs totaux des professionnels, l'augmentation très nette des professionnels (niveau IV et V) et des nouveaux métiers, évalués entre 60 et 70 % des professionnels. Mais tous ces « agents d'ambiance », « grands frères », « médiateurs », « personnel d'accueil », etc. sont-ils des intervenants sociaux ? Les années 80 sont marquées par l'incertitude totale sur l'aide à apporter, la montée des phénomènes d'exclusion, mais aussi quelques orientations fondatrices (exemples les rapports Schwartz, Bonnemaison, etc.).

Roger Bertaux¹⁵ pense que l'individu n'est plus le siège reconnu de la compétence, cette dernière est désormais dévolue à l'organisation, pour au moins deux raisons majeures :

La décentralisation qui donne un pouvoir accru aux élus, notamment aux Présidents des Conseils Généraux. Or l'incompréhension s'installe chez les hommes politiques face au langage des travailleurs sociaux qui leur semble souvent abscons.

La prégnance de l'institutionnel, avec la légitimité promue par le CAFDES¹⁶. C'est l'apparition des logiques de management pour lutter contre l'archaïsme, promouvoir un meilleur rapport qualité prix. On assiste à une critique forte des logiques d'antan du travail social, et à l'émergence de logiques nouvelles, d'entreprise, de marché,

¹¹ RENAUD Gilbert, « La sociologie du travail social : du projet au trajet », dans : *Sociétés* n°20, Paris, Armand Colin, octobre 1988, p.37.

¹² ARDOINO Jacques, « La démarche de projet et son procès d'évaluation », dans : *Marsya* n°41, avril 1997.

¹³ RENAUD Gilbert, *op.cit.*, p.38.

¹⁴ « Observer les emplois et les qualifications des professions de l'intervention sociale », initié et piloté par la M.I.R.E., mis en œuvre par sept équipes de recherche, 1999.

¹⁵ Sociologue au département de recherche de l'IFRAS (Nancy). Nous reprenons ici des idées qu'il développa lors d'une conférence inédite à l'IFCAAD, le 18 juin 1999.

¹⁶ Certificat d'Aptitude aux Fonctions de Directeur d'Etablissements Sociaux.

d'excellence,... Ces modes opératoires vont s'appuyer sur des soucis de rentabilité et des compétitions inter institutionnelles.

Les années 90, dans un quatrième temps, pose à notre avis la question de l'utilité du travail social¹⁷ à travers sa quête de sens. Nous pensons que le troisième millénaire va s'ouvrir, pour le travail social, sur un profond désarroi marqué paradoxalement par trois crises : la fin des grands pédagogues au profit de logiques institutionnelles, la prégnance des lobbies de l'entreprise, les quêtes de « développement personnel ». En effet s'il est regrettable de lire dans les programmes de formation continue, ou dans celui du CAFDES, des logiques qui conforment de parfaits petits cadres, rodés surtout aux sempiternels plans de restructuration de l'entreprise, au management, à la direction des ressources humaines, au tableau de bord.... l'humain résiste, dans notre champ, à ce que le sociologue Patrick Watier nomme : « *l'illusion de pouvoir fabriquer du social comme on fabrique des objets manufacturés* »¹⁸.

Face à « *la mise en scène de la misère qui réjouit le bourgeois* »¹⁹, les travailleurs sociaux apparaissent, de Bourdieu à l'abbé Pierre, comme un dernier rempart, « *les fantassins du social* », face à la « *misère du monde* ».

« *La "redécouverte" de la socialité – pensons-nous avec Gilbert Renaud – aura permis de montrer qu'à l'ombre du projet technocratique d'uniformisation et d'homogénéisation se glisse une pratique touffue, plurielle, voire éclatée, se nourrissant du jeu interactif qui se noue dans la rencontre intervenants / usagers.* »²⁰.

Ceci reste évidemment une vision optimiste pour cette fin de millénaire, mais peut-être que va s'ériger en dialectique ce paradoxe qu'avec l'essor des rencontres et réalités virtuelles, la relation éducative ne tient qu'à la capacité d'oser la rencontre et de supporter l'imprévu.

Les temps de l'efficacité

L'efficacité trouve curieusement une partie de son étymologie dans la théologie, plus précisément la théologie de la grâce. L'efficacité y désigne d'abord la vertu active de quelque chose notamment celle de Dieu et de sa parole. Puis la grâce efficace (Pascal) va s'opposer à la grâce suffisante, relativisant ainsi des résultats tangibles à un instant donné. Car qu'est-ce que l'efficacité sinon obtenir l'effet attendu, mais avec toutes les ambiguïtés qui s'attachent autant à l'efficacité dans ses modalités spatio-temporelles qu'à l'objectif, son énoncé et ses prescripteurs. Et quid de l'effet inattendu ?²¹

Un exemple récent me semble situer l'enjeu de l'efficacité pour le travail social. On a découvert, vingt deux ans après sa création, que « Le Patriarce », centre d'accueil pour toxicomanes, à qui durant toutes ces années a été attribué plus de cent millions de francs par l'Etat, était une secte. Bon ! Une secte, c'est à dire – pour en donner la définition de la commission Vivien – un lieu où fonctionnèrent les détournements d'argent, les dérives sexuelles, le culte sans partage du pouvoir à travers la personnalité de son dirigeant. On a interrogé une réalisatrice, d'un documentaire particulièrement édifiant sur cette entreprise, à

¹⁷ Cf. *ESPRIT*, *op.cit.*, 1998.

¹⁸ WATIER Patrick, « Sociologie et travail social », dans : *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXI, 1981, p.355.

¹⁹ Expression d'un collègue et ami, Serge HEUGHBAERT.

²⁰ RENAUD Gilbert, *op.cit.*, p.38.

²¹ Il est étonnant d'ailleurs de remarquer que le sociologue Raymond BOUDON a traduit le terme anglais « *unexpected effect* » par « effet pervers ».

propos de la cécité (ou de la complicité ?) des pouvoirs publics : « Pourquoi cette dénonciation si tardive du Patriarche ? ». Sa réponse, clairvoyante, tient en peu de mots : « Parce qu'il était efficace », c'est à dire qu'il accueillait n'importe qui, n'importe quand²².

A une culpabilité sociétale (un fait de société), bien présente aussi chez les élus et leurs fonctionnaires, répond ici le fantasme de toute-puissance de quelques-uns. Comment mieux supporter la misère sinon en l'invisibilisant et qu'importe comment.

Ceci est très moderne. Des nouvelles technologies à la publicité, le message est clair : nous sommes dans la simultanéité. Ce temps dit réel est hors le temps, il le gomme, il supprime la temporalité vécue c'est-à-dire l'inscription dans une généalogie (les origines), dans une histoire (l'historicité). Il est de bon ton « ici et maintenant », faisant table rase du passé et se préoccupant de l'avenir comme d'une guigne. Ainsi l'usure du personnel dans le secteur sanitaire et social est aussi un effet de l'occultation des mémoires vives. Ou encore, l'affaire du sang contaminé, et tant d'autres affaires indécrites, dans la maîtrise d'un temps immédiat, scotomisent les conséquences pour l'en demain. Mais plus graves, les messages de la modernité signent la fin des passages, c'est à dire des articulations. Nous sommes désormais, de la naissance à la mort, dans un temps linéaire qui méconnaît les scissions, les ponctuations nécessaires.

Or l'enjeu non du travail social, mais de sa substance la relation éducative, c'est justement d'accompagner des passages, en osant une temporalité vécue. Il faut du temps pour... Et la première règle en éducation, depuis Rousseau, difficile à soutenir notamment devant les financeurs, c'est de savoir perdre du temps, non pas « glander » mais accepter de laisser le temps au temps...

Dans la notion même d'enjeu, il y a, de manière presque mécanique, du jeu c'est à dire une possibilité d'agir et d'interagir. Deux enjeux majeurs actuellement dans notre secteur peuvent éclairer notre propos : les politiques d'urgence, et les négociations sur l'A.R.T.T.²³

Dans les années 80 s'imposent, de manière renouvelée, les politiques d'urgence. Il est alors non seulement de bon ton d'y souscrire, mais éminemment suspect de les critiquer ou d'y faire obstacle. Or qu'est-ce que l'urgence sinon la mise en acte d'une homogénéisation du temps et de l'espace, une uniformisation des sujets, une entrave au travail de la pensée, une gestion déshumanisée. Et partant, il devient tout à fait inélégant de refuser l'assistance proposée, voire de mourir d'hypothermie sous le porche d'une église !

Bien sûr l'urgence n'est pas qu'un épiphénomène, elle existe : quand il s'agit d'une question de vie ou de mort²⁴. Dès lors respecter l'éminente dignité de la personne devient peut-être respecter le temps de chacun. L'accueil (mais s'agit-il encore d'un accueil ?) d'urgence est généralement insensé ; il s'agit en fait uniquement d'un protocole non d'un rituel, comme pourraient l'être, pour exemples, l'accueil de crises ou, de manière plus anthropologique, l'hospitalité. L'urgence c'est la bonne conscience d'une relation d'aide rapidement étouffante pour les accueillis comme pour les accueillants. Et l'imagination et les ressources des travailleurs sociaux confrontés à des situations délicates n'ont rien à voir là-dedans.

Dans ces années-là, nous avons mis en place, à la Cité Relais, un réseau d'accueils très diversifiés pour adultes « en crise ». Certains décideurs auraient aimé que nous remplissions toutes les places disponibles par ce qu'ils appelaient curieusement « le tout-

²² L'engouement, de nombreuses personnalités médiatiques du monde du spectacle ou du monde politique, pour l'association « Cheval pour tous », un lieu de vie pour adolescents dans les Vosges (suspecté des mêmes dérives), repose sur les mêmes postulats : la justification de l'action repose sur la quantité pas sur la qualité.

²³ Aménagement et réduction du temps de travail.

²⁴ Et l'on voit bien à ce titre que, dans les services dits d'urgence des hôpitaux, 90% des situations n'en relèvent pas.

venant ». Mais un travail d'écoute, souvent laborieux, permettait d'entrevoir d'autres solutions dans trois situations sur quatre !

Avec l'aménagement et la réduction du temps de travail – projet politique sans doute noble et ambitieux mais un peu trop rationnellement mathématique – le secteur social risque d'y laisser sa chemise. Dans certains établissements les doublures (c'est à dire la possibilité de travailler dans certaines circonstances à deux, dont nul ne remet en cause la pertinence) vont disparaître ou singulièrement se réduire. Dans d'autres lieux, paradoxalement, la flexibilité du temps de travail lié aux prises en charge individualisées ne sera plus, ou moins, possible. Ailleurs encore des veilleurs de nuit ou des emplois jeunes vont se substituer à des postes éducatifs. Dans les meilleurs des cas on estime à 6% l'embauche possible pour 10% de perte réelle. Même si quelques alternatives plus heureuses se dessinent ici ou là, ce qui est indubitablement touché c'est une certaine qualité de présence. Car la disponibilité est aussi un vecteur d'efficacité. Et contourner le problème par des subterfuges touchant aux conditions de travail des professionnels (temps effectif, congés trimestriels, récupérations, etc.) ne les rendra pas plus disponibles, plus guillerets au quotidien.

Or l'envers du projet d'un travail social, ou ce qui le constitue, demeure le quotidien ; pas exclusivement ce qui le remplit (les tâches, les rythmes, les lieux,...) mais surtout ce qui le rend essentiel : une certaine manière d'habiter. On pourrait dire qu'il s'agit là de l'étoffe de l'éducateur, c'est à dire sa capacité à créer de l'accroche, mais aussi à appréhender l'imprévu, pour être là où on ne l'attendait pas forcément.

En définitive, dans notre secteur, l'efficacité a essentiellement besoin d'un temps durée (Bergson²⁵) non d'un temps statique, un temps qui n'oblitére ni les origines, ni les mémoires, ni l'Histoire, un temps en mouvement (Héraclite²⁶) non un temps figé (Parménide²⁷).

Mythe prométhéen : instrumentalisation, performance, évaluation

Prométhée reste dans les mémoires le titan punit pour avoir dérobé le feu aux dieux dans le but d'en faire profiter l'humanité. Condamné, il fut, jusqu'à sa délivrance par Héraclès, enchaîné au sommet du Caucase, un aigle lui rongant le foie qui repoussait sans cesse. Mais Prométhée c'est d'abord celui qui apporta les techniques aux hommes et ce faisant la civilisation. Selon une autre tradition il aurait même créé les mortels en les façonnant dans la glaise ce qui expliquerait sa bienfaisance à leur égard. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Le mythe techniciste puise à cette source : le rêve prométhéen d'une nature enfin domestiqué. Mais ce rêve en apparence angélique – car il s'agit d'un bonheur insipide - recèle le fantasme de toute puissance. La modernité foisonne d'exemples de cette quête orgueilleuse, et de leurs possibles dérivés, de la conquête à la guerre des espaces, de la procréation médicalement assistée au clonage. Ce fantasme est également repérable aux différents temps historiques du travail social à travers toutes les formes d'orthopédagogies (de l'orthogénie de Bettelheim à la complexité mécanique de la systémie). Et si l'on pouvait un jour isoler le gène de la délinquance ? Si l'on pouvait demain supprimer les besoins et contrôler les désirs ? Maîtriser toutes les violences ? Corriger l'autre handicapé, inadapté, fou, déviant, pour qu'il

²⁵ Dans *Durée et Simultanéité*, en 1922, le philosophe Henri BERGSON oppose la durée pure au temps spatialisé.

²⁶ Souvent considéré comme le père de la dialectique moderne, il disait entre autre : « *On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* ».

²⁷ Parménide traitait lui de l'unité et de l'éternité de l'être.

ne le soit plus, qu'il arrête de nous déranger, de nous altérer... Pour cela il y a des programmes ; il suffit de les suivre, mais...l'éradication n'est pas loin !

1988 : création du Revenu Minimum d'Insertion. Monsieur – disons pour faire alsacien – Pettelman, la trentaine, arrive à la Cité Relais avec le projet conforme qui lui permet d'y être admis : « *Un travail et un logement, comme tout le monde !* ». Il a d'ailleurs travaillé assez régulièrement jusque là. Au bout de quelques temps émerge, sous la forme d'une revendication, un désir : « *J'ai assez travaillé ; le RMI me suffit !* ». Rentier au RMI ça semble pas terrible, mais c'est surtout insupportable pour la moyenne des intervenants sociaux. Mais après tout, un de nos amis d'enfance, fils de chirurgien, qui rêvait d'être clown, est aujourd'hui, après une adolescence raptée, chirurgien comme convenu.

L'instrumentalisation du travail social comprend le risque de la toute puissance de l'outil : un problème, une solution. Il n'y a pas de recettes tout au plus une alchimie... Il n'y a pas d'outils tout au plus des supports... Et c'est ces distinctions dialectiques qui permettent d'enrichir les pratiques, nos bricolages, et peut-être de les rendre un peu plus efficaces. Une fois de plus nous n'avons rien à gagner à homogénéiser, à unifier ; mais il reste périlleux pour bon nombre d'accepter le pluriel, l'hétérogénéité, des paradigmes hétérogènes.

Une méthode s'avère nuisible lorsqu'elle devient, - les formateurs le savent bien en principe -, la méthode c'est à dire qu'elle se rigidifie. Et c'est malheureusement ce ton péremptoire, arrogant, que l'on perçoit dans les logiques d'entreprises qui transpirent aujourd'hui dans le travail social, et précisément dans l'ingénierie sociale. Ce qui est étonnant d'ailleurs c'est que les lobbies des entreprises ont d'abord puisé aux sources des sciences humaines et sociales, et qu'ils nous reviennent aujourd'hui avec le décalage propre au jeu dit « du téléphone arabe ». Il n'empêche que les grilles de lecture qu'ils nous proposent laissent peu de place hors des normes, par eux, établies, et ignorent superbement l'inconscient bien sûr²⁸.

Lors d'une récente rencontre²⁹, Jacques Ardoino, évoquant des lobbies bien actuels, nous disait : « *ISO 2000 je dis pas que c'est mal ; c'est con !* ».

Il y a résolument dans ces certifications quelque chose d'insensé. Il devrait y avoir une norme prochainement (ISO 2001, 2004) pour les soins infirmiers ; mais si ça participe d'une déontologie *a minima*, ça ne produit pas cette gentillesse, cette attention distinctive qu'on attend d'une infirmière...et qui produit de surcroît des effets tout à fait réels et mesurables.

Autre exemple. Le management qui nous vient des Etats Unis via l'Italie, avec son étymologie troublante (*manageria* : manège) qui n'est pas sans contenir la notion de manipulation, se retrouve aussi dans la sociologie des organisations (Crozier, Touraine, etc.), de l'acteur, avec leurs corollaires la responsabilité, la citoyenneté. Jacques Ardoino nous précisait que le management est un marché de dupes, contrairement à ce qu'il prétend il n'augmente pas la responsabilité, car je ne peux répondre que de ce que je suis auteur. Le rôle de l'acteur, rarement auteur ni même coauteur, c'est de tenir un rôle, ou au plus de l'interpréter.

On voit bien au bout du compte que, dans tout cet envahissement, ce qui trahit le fantasme de maîtrise, c'est la volonté affichée de performance. Cette notion vient de l'anglais (*to perform*), du turf précisément, dans une double acception : représenter, réaliser (les résultats) d'une part, et l'exploit mesurable d'autre part. De manière étonnante le linguiste

²⁸ Venu du secteur marchand, voici par exemple les dix attitudes proposées par Lionel BELLENGER (Maître de conférence à HEC et professeur associé à Paris III Sorbonne Nouvelle en DESS Négociation internationale. Par ailleurs il dirige une importante collection d'ouvrages consacrés à la formation et en a écrit lui-même 23) pour « être pro ! » : faire preuve de constance, améliorer l'écoute active, renforcer l'engagement personnel, fabriquer de la combativité, s'imposer la remise en cause, jouer organisé, vivre en réseau, concrétiser à bon escient, être rassembleur, entretenir sa culture professionnelle.

²⁹ Une formation à l'IFCAAD, sur le thème de l'évaluation, les 12 et 13 novembre 1999.

américain N.Chomsky emploiera, en 1963, le terme performance pour l'opposer à celui de compétence. Nous signalions le même type d'opposition, récemment, dans le chapitre précédent sur une forme abstraite de l'invasion, l'arrogance, à propos de la confusion mise en œuvre par cette dernière entre l'aplomb et l'étoffe.

La question des résultats nous amène à une autre question périlleuse du travail social, l'évaluation. Périlleuse pour au moins deux raisons : la première réside dans les suspicions réciproques et historiquement repérables des travailleurs sociaux et de leurs organismes de tutelle³⁰. La deuxième, qui est liée à la précédente, c'est la confusion entre le contrôle et l'évaluation ou, comme le dirait Jacques Ardoïno³¹ entre les procédures et les processus, entre rendre compte, mesurer les écarts et interroger le sens.

Président d'un service de prévention spécialisée strasbourgeois, nous avons été invités par le Conseil général à participer à la mise en place d'un dispositif d'évaluation de la prévention dans le Bas-Rhin. Mais la grille, habilement proposée, méconnaît les singularités de chaque association. Elle ne prend en compte que quelques problématiques circonscrites à la seule jeunesse, et quelques modalités d'action. Ces éléments difficilement mesurables ne rendront même pas compte d'une réalité d'un quartier, mais dessinent une sorte de comparatif, très homogène, d'un travail que les politiques se représentent être celui de la prévention. Pour être évaluatif, sortir de cette procédure minimaliste, il faudrait de surcroît interroger de manière multiréférentielle la pertinence de toutes les actions engagées. Il s'agit à nouveau d'une quête de sens, et d'un travail sur les visées, les valeurs.

Dans cet univers technicisé, le seul contrôle alimente le mythe de la transparence. D'ailleurs : « *la transparence affichée n'est pas destinée à laisser transparaitre positivement quelque éclaircissement, mais au contraire à imposer l'idée que rien n'est caché.*³² ».

Aussi, si le contrôle renvoie au mieux à une déontologie, le recours intelligent à l'évaluation (c'est à dire la quête de sens) nous amène-t-il à une posture éthique.

L'ordre du sacré : éthique et mutations

Adopter une posture éthique c'est accepter l'irrationnel, le rationnellement autre. Cela pourrait se traduire par notre capacité dans le secteur social à penser les mutations, et non les subir.

Il y a six ans nous avons animé une formation continue pour les moniteurs d'atelier d'un Centre d'Aide par le Travail haut-rhinois. Ces hommes étaient tous, à l'origine, des artisans, avec un sens aigu de la valeur Travail, jusque dans le geste. Mais cela faisait, en moyenne, dix à vingt années qu'ils œuvraient dans ce secteur social... et, avec un minimum d'attention, cela se voyait et s'entendait ! Nous avons travaillé sur leurs représentations, à partir de leurs souvenirs. Ils se rappelèrent, non sans nostalgie, le temps révolu des « débiles harmonieux », gentiment productifs, chacun à leur poste. Dans la plainte, mais non sans pertinence, ils évoquèrent les évolutions à la fois d'une population plus hétéroclite (notamment les « handicapés sociaux » et quelques *border lines*) mais aussi des modes de prise en charge, et des contraintes plus grandes de production. On pourrait s'en tenir là et compatir, de concert, à cette demande accrue avec des moyens en baisse. Le témoignage de l'un d'entre eux, responsable du secteur métallurgique, éclaire autrement, de manière un peu décalée, la même situation. Ce professionnel accepte, non sans crainte vu son équipe disparate et colorée, une

³⁰ On pourrait également interroger plus amplement l'image des professionnels au sein plus large de la société.

³¹ ARDOÏNO Jacques, *D'une évaluation en miettes à une évaluation en actes*, Paris, Matrice/ANDSHA, 1989.

³² HEYER René, « La norme des usages », dans : Gabriel VAHANIAN (Dir.), *La Transparence et le Secret. Singularité et solidarité dans une société technicisée*, Strasbourg, CERIT, 1998, p.93.

mission d'intérim dans une usine automobile de la région. Pour garantir, un peu, la prestation, il participe, au même poste de montage, au travail confié à ces ouvriers handicapés. Au bout de quelques heures, notre moniteur d'atelier se fait alpaguer, assez rudement, par un responsable de section syndicale : aucun ouvrier qualifié et non-handicapé ne soutient le rythme de production adopté par ces atypiques intérimaires. Sous la menace, le moniteur d'atelier devra demander à ses ouailles de ralentir !

Penser la mutation ce n'est pas accepter n'importe quelles rationalités fût-ce sous couvert de modernes incantations, tel le recours parfois un peu superfétatoire à l'anticipation : dans ce cas, la course en avant dont il s'agit n'est pas une temporalité vécue.

Pour autant les mutations sont tangibles et nous pouvons les analyser³³. Depuis quelques années, nous sommes invité ici ou là, avec quelques autres sociologues et anthropologues, comme « spécialiste » de la jeunesse. Pour comprendre l'évolution des modes culturelles des jeunes, on peut commencer à penser, très simplement, à l'évolution du paysage. Lorsque nous étions adolescent, et même jeune adulte, il n'y avait – nous l'avons déjà évoqué – ni chômage, ni sida. Ces deux spectres majeurs touchent aujourd'hui, jusque dans l'intimité, le temps vécu parfois sans futur des adolescents et colorent leurs propos, leurs manières d'être, leurs valeurs. D'ailleurs, curieusement, la prévention du sida demeure une parente pauvre du travail social, à côté d'une certaine prévention – fut-elle orthopédique – du non-emploi. Il y a cinq ans, dans un service caritatif et alsacien d'aide de première urgence, les toilettes disponibles pour les personnes accueillies ont été fermées sans motif immédiatement affiché. La raison en était que certaines bénévoles s'étaient persuadées que le VIH pouvait s'attraper, comme les morpions, sur la lunette des WC !

Penser la mutation, c'est peut-être très radicalement refuser l'imposture, en opposition justement à une posture éthique. Et Dieu sait – même s'il n'a pas grand chose à y voir – à quelles contorsions le travailleur social doit parfois se livrer.

Il est un peu facile mais quand même nécessaire de rappeler que nous travaillons absolument dans la subjectivité, toujours avec des sujets, généralement avec des concitoyens, résolument dans des interactions permanentes. Et cela aucun élément statistique ou prétendument objectif, égayé ou dramatisé, ne peut en rendre totalement compte.

Comment expliquer le chemin parcouru avec Albert, un bout de chemin commun à tous les deux dans nos existences pourtant singulières : lui résident, moi directeur, à la Cité relais ? Albert, à son arrivée, se présente comme une icône du clochard. Il a vécu la guerre d'Algérie, la guerre d'Indochine, et d'autres guerres avec lui-même et les autres. Un trauma profond, des blessures que même l'alcool ne parvient à cicatrifier durablement, ont cristallisé une peur de l'autre, et la phobie particulière de l'Algérien et de l'Indochinois. Des années d'errance l'ont vieilli prématurément. Nous l'accueillons au centre d'hébergement après une cure et une posture. Encore très affaibli, Albert est remarquablement volontaire et abstinent. Il retrouve, dans notre cuisine, le souvenir lointain et bien enfoui d'un apprentissage, lorsqu'il était enfant, en confiserie. Le geste réapparaît, fragile, et des chocolats prennent forme en même temps qu'il restaure, difficilement, son image de soi. Nous pourrions évoquer longuement Albert, ses succès, ses échecs (mais s'agissait-il de cela ?) jusqu'à sa mort, de froid, à la rue, cet hiver 1992. Nous ne retiendrons que ce moment poignant où Albert est arrivé à la Cité Relais, au moment où nous prenions le café avec quelques résidents. Il s'est approché en titubant, mais ensuite sans trembler il jeta les clés de sa chambre sur la table en nous disant : « *Ici ce n'est pas ma vie !* ». Quelques temps après il m'invita à Deadwood City, un bidonville remarquablement organisé, sur un terrain vague, à cent mètres à vol d'oiseau des luxueux bureaux de la Communauté Urbaine de Strasbourg. Nous ne ferons pas d'angélisme anthropologique en prétendant que cet espace « tribal » était paradisiaque ou à l'inverse en

³³ SCIENCES HUMAINES propose, par exemple et parmi d'autres, une grille de lecture intéressante dans son numéro hors série n°26, septembre-octobre 1999, « La France en mutation ».

dessous d'un seuil tolérable de misère ; mais lors de nos passages en ce lieu où Albert nous servait de guide, l'accueil que nous y avons reçu pourrait servir de modèle à quelques établissements sanitaires et sociaux où nous amène à nous rendre notre travail de formateur. La misère ne connaît pas l'arrogance, mais elle distille parfois, non des formes de solidarité car la vie dans la rue est redoutable, mais des formes étonnantes de convivialités très archaïques.

Nous voudrions enfin indiquer, pour compléter ce propos, qu'il nous faut encore et toujours rester attentif à ces tentations récurrentes de réduire l'homme à un objet d'expérimentation, de signer la fin de l'Histoire, fut-ce au travers d'analyses pseudo rationnelles et pseudo-scientifiques de la modernité ou, pour demain, de l'avènement d'une post-humanité.

Ainsi le philosophe allemand Peter Sloterdijk, qui se présente comme un « post-humaniste », en s'opposant notamment aux thèses de Jürgen Habermas, a-t-il lancé une polémique extrêmement dangereuse sur l'« homme nouveau ». En effet sous couvert de provocations se découvre une rhétorique ambiguë. Voici quelques extraits de la conférence qu'il donna le 17 juillet 1999 au Château de Elmau : « [...] *la coexistence des hommes dans les sociétés actuelles repose sur de nouveaux fondements. Ceux-ci [...] sont résolument post-épistolaires, post-littéraires, post-humanistes [...]. L'ère de l'humanisme comme modèle d'école et de formation est terminée. On ne peut plus vivre dans l'illusion que des grosses structures politiques et économiques peuvent être organisées sur le modèle aimable des sociétés littéraires [...]. La domestication de l'homme est le grand impensé devant lequel l'humanisme s'est voilé la face depuis l'antiquité jusqu'au présent. On doit enfin comprendre que depuis toujours les hommes ont été "faits" [...] par une combinaison de règles de classes et de castes, de règles de mariage et d'éducation – il s'agit bien d'une sélection. Entre temps de nouvelles possibilités d'optimisation sont en vue [...]. Il suffit de comprendre clairement que les prochaines longues périodes de l'histoire seront des périodes de choix en matière d'espèce. C'est là qu'on verra si l'humanité ou du moins ses élites culturelles réussiront à mettre en place des procédés efficaces d'auto domestication.* »³⁴

Plus dangereux encore, le professeur de Politiques publiques à l'Université George-Mason (Etats Unis), Francis Fukuyama, relance, comme il en a déjà eu l'habitude, une controverse autour de lui sur une post-humanité enfin libérée des entraves de l'Histoire. Voici quelques extraits de l'article qui agite le monde scientifique³⁵, et qu'il a écrit à l'été 1999 pour *The National Interest* : « [...] *aujourd'hui, les marchés et la démocratie libérale demeurent la seule option réaliste pour toute société qui aspire à appartenir au monde moderne. [...] Aujourd'hui, les possibilités infinies des sciences modernes suggèrent que d'ici deux ou trois générations, nous disposerons des connaissances et des technologies nécessaires pour réussir là où les ingénieurs du social ont échoué. A ce stade, nous aurons définitivement mis un terme à l'histoire humaine car nous aurons aboli l'être humain en tant que tel. Alors une nouvelle histoire post-humaine pourra commencer.* »³⁶

Le fait que Fukuyama réfère le terme Histoire à son sens hégéliano-marxiste, - c'est à dire d'évolution progressive des institutions politiques et économiques régissant la société -, ne peut suffire à nous rassurer. La tentation est toujours là, sous couvert du progrès, d'optimiser les ressources humaines, en niant l'homme et son projet, c'est à dire la façon dont l'homme se fait à travers ce qu'il fait, mais aussi l'homme et son inscription dans l'Histoire, c'est-à-dire d'où il s'origine. Le travail social pourrait alors être pensé et vécu comme un lieu

³⁴ Ce discours a été reproduit intégralement dans *Le Monde*, du mercredi 29 septembre 1999.

³⁵ Cf. Par exemple, le troisième congrès de la revue *Cultures en mouvement* sur le thème « Aux limites de l'humain », Paris, Cité des Sciences, 19 au 22 juin 2002.

³⁶ *The National Interest*, n°56, été 1999, Washington DC. Extraits publiés dans *Le Monde des Débats*, juillet-août 1999, nouvelle formule n°5.

de résistances, ces résistances qui étaient d'ailleurs, diversement, l'apanage de ceux que nous appelons « les grands pédagogues ». Et c'est parce que nous sommes bouleversés par le monde, qu'adopter une posture éthique en pensant les mutations relève aussi, de manière d'abord personnelle, de l'ordre du sacré, en cela que l'éthique recèle questions existentielles et incertitudes.

Pour une redéfinition des efficacités

Les tentatives d'homogénéisation si présentes dans le travail social opèrent une segmentation de l'intervention, sous couvert de pluridisciplinarité, en deçà de perspectives holistiques parfois annoncées dans les projets.

Nous pourrions essayer de distinguer des niveaux différents d'efficacité, en utilisant de manière un peu caricaturale les registres lacaniens du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Cette lecture pourrait néanmoins présenter l'intérêt pour structurer l'intervention sociale de travailler sur ses aspects contradictoires.

Nous entendons par efficacité réelle non le passage à l'acte, qui sous-tendrait une irréflexion, mais la mise en acte dans sa radicalité. Il y a là une certaine étoffe, dangereuse parfois mais qui trouve sa légitimité. La publicité de Raymond Depardon³⁷ pour la sécurité routière est efficace. Les occupations du D.A.L.³⁸ sont une réponse immédiate à un problème ; mais cette immédiateté s'imprime dans la durée. L'efficacité réelle est une réponse violente à la fixité, dans un mouvement, mais elle renvoie néanmoins à un utopisme militant. A elle toute seule, elle peut confiner soit à la révolution, soit au terrorisme, dans ses positions justes (elles sont une réponse acceptable) mais extrêmes. On se souviendra, bien avant l'intervention de la communauté internationale, de cette adresse d'une femme bosniaque, à Sarajevo, aux militants de Médecins du Monde : « *Merci, nous allons mourir en bonne santé.* ».

L'efficacité imaginaire est en prise directe avec l'interprétation de l'acteur. Ainsi : « [...] l'« *altruïsme* » des travailleurs sociaux dont on a souvent dénoncé le rôle pervers dans la structuration du contrôle social, s'il nous renvoie parfois à une sorte d'angélisme judéo-chrétien, peut également révéler l'alchimie d'une action qui se compose d'affect, de passion, d'attraction/répulsion, de différence, de rôle, médiatisant la volonté de domination [ce] qui assure la perdurance de la vie en son exubérance et renvoie à une solidarité plus organique que mécanique. »³⁹.

L'efficacité imaginaire se conjugue dès lors dans les attitudes et les styles, même empruntés, des professionnels. Marc Ehrhard, le premier directeur de l'école d'éducateurs spécialisés de Strasbourg, nous rappelait l'importance du savoir-vivre. Dans la même tonalité, avec l'humour qui le caractérise, il nous demandait si les éducateurs que nous formions savaient encore jouer. Dans le même ordre d'idée, une amie, chef de service éducatif dans un foyer d'adolescentes, nous racontait le stage d'une assistante sociale en cet établissement. Le rapport de stage était une observation remarquable et une analyse exemplaire ; seulement cette jeune femme n'avait réussi à rencontrer aucune des jeunes filles accueillies en ce lieu, à aucun moment.

L'efficacité symbolique est bien sûr du côté de ce qui nous échappe, de l'effet inattendu. « *Monsieur le Directeur* – nous disait entre quatre murs un résident sur le départ – *je voulais vous dire, maintenant que j'ai trouvé un travail et un logement et que je n'ai plus besoin de*

³⁷ Des images réelles d'accident sur un fond musical sirupeux.

³⁸ Droit Au Logement.

³⁹ RENAUD Gilbert, *op.cit.*, p.39.

vous, que dès mon arrivée je n'avais qu'une envie, celle de vous casser la gueule. Mon séjour m'a permis de me rendre compte que vous étiez un type bien. ».

Ouf ! On peut toutefois permettre à cette efficacité symbolique de se déployer en offrant à l'autre, parfois à notre insu, non seulement des choses très concrètes (le gîte et le couvert par exemple) mais aussi des passages, c'est à dire la possibilité de s'approprier son existence. Les passages sont présents dans l'accueil, la rencontre, la séparation, tous ces seuils, ces liminaires que nous peinons parfois à ritualiser, en confondant, une fois de plus, les procédures et les processus (l'accueil ce n'est pas que le premier jour !), la conformité et le sens.

D'une certaine manière, nous pourrions dire, autrement, que l'efficacité plurielle se loge souvent dans l'entre-deux, c'est-à-dire pas toujours exactement là où il serait tellement plus pratique qu'elle s'abstienne d'en bouger.

Nous avons participé, pendant quatre ans, à un projet original à la Maison d'Arrêt de Strasbourg. Cette expérience, l'Unité de Préparation à la Sortie, avait pour visée d'essayer d'enrayer, chez des jeunes très précarisés, l'augmentation inquiétante de la multirécidive. On pourrait filer la métaphore en disant que, face à l'hostilité du dehors, un grand nombre de ces jeunes, sur le plateau de jeu de leur vie, revenait inéluctablement à la case prison. Le dispositif proposé à des volontaires sélectionnés permettait trois ouvertures :

1. L'intégration, dans les derniers mois de l'incarcération, d'un lieu protégé, au dernier étage, avec des référents uniques tant pour le personnel éducatif que de surveillance (efficacité imaginaire).
2. La moitié d'un temps de formation consacré à des rencontres, très « pratico-concrètes » avec des agents de l'ANPE, des agences immobilières, de la mission locale, de la sécurité sociale, etc. (efficacité réelle).
3. L'autre moitié du temps était dévolue à des temps de paroles extrêmement diversifiés : psychodrame, sociodrame, entretiens individuels, conseils régulant la formation, etc. (efficacité symbolique).

Notre participation était de ce dernier type ; nous proposons ce que nous avons fini par appeler des « causeries ethnologiques ». Ce détour par des traditions, à leurs yeux bien souvent exotiques, nous a permis de nouer parfois des liens précieux et d'aborder, de manière souvent poignante, leurs problèmes de dépendance, mais aussi la poésie de l'existence et surtout leur rapport à leurs origines. Nous détaillerons cette expérience dans le chapitre 2.2. de la troisième partie.

Si l'efficacité ne peut se réduire à une seule acception (car on tombe alors soit dans la poétique de l'action soit dans l'ingénierie sociale), la difficulté pour le travail social, son enjeu, c'est de se penser, non dans une justification (auto ou non), mais dans son rapport à une topique de sens, et par écrit.

Nous nous rappelons, à ce propos, une anecdote racontée par Jean Oury : *« Je me souviens, par exemple, d'un congrès de la Croix-Marine à Montpellier, il y a quelques années ; un participant nous avait projeté un film, réalisé dans le Massif central par un petit groupe de psychologues et de psychiatres qui s'occupaient d'enfants psychotiques. On voyait une fille, dix ans avant : elle était complètement abrutie. "C'est une débile profonde", disaient les spectateurs, "une psychotique grave". Cinq ans après, elle était pareille ! Et puis, il y a eu modification de l'équipe, aménagement de nouveaux bâtiments, un énorme travail. Dix ans plus tard : extraordinaire ! Elle souriait ! Dix ans de travail acharné de toute une équipe... simplement pour un sourire ! Je les avais applaudis. Ça valait la peine. Un discours pareil, il y a des gens qui ne le comprendront jamais. Et ce ne sont même pas des utilitaristes à la Stuart Mill. C'est bien plus terrible que ça ; parce que Stuart Mill était un peu demeuré. Mais ceux-là, pas ! Ce sont des technocrates bien formés !⁴⁰ »*

⁴⁰ OURY Jean, *op.cit.*, p.63.

On voit bien ainsi que la diversité des pratiques induit la diversité des résultats. Pour paraphraser Jacques Ardoino, peut-être que l'efficacité des travailleurs sociaux tiendra aussi à leurs capacités polyglottes c'est à dire de parler la langue de tous leurs partenaires : collègues, hiérarchies, administration, etc., ...sans oublier celle des « usagers ».

Nous vous avons proposé une double lecture pour approcher, un peu, la question de l'efficacité et des enjeux du travail social : une lecture historique large de ses évolutions et une lecture anthropologique plus spécifique de ses pratiques. Revenons un peu sur ces deux aspects.

La revue *ESPRIT* voit pour le travail social de demain trois scénarios possibles :

- Les mutations obligent à une gestion encore plus rationalisée du social, avec « *des moyens toujours insuffisants selon les intervenants sociaux, toujours trop onéreux selon les gestionnaires* ⁴¹ ».
- Le travail social, pour le meilleur (le développement communautaire ?) ou le pire (les travailleurs sociaux porte-parole des exclus) trouve son appui sur « *un nouveau syndicalisme révolutionnaire* »⁴². C'est l'option militante.
- « *La troisième hypothèse objecte à la précédente que nous sommes aujourd'hui en présence de phénomènes qui se dispersent en itinéraires individuels, qu'une sociologie des groupes sociaux est incapable de déchiffrer.* »⁴³. C'est l'émergence d'un travail social de médiation qui se substitue à toutes les orthopédagogies et leurs fantasmes de réparation, et qui pourrait produire de nouvelles politiques sociales.

Ce dernier scénario, plus optimiste, est aussi le vœu de la rédaction d' *ESPRIT*, mais il nécessite un changement radical de perspectives.

D'une certaine manière ce scénario défend aussi un changement de perspectives anthropologiques. Nous reprendrons là, la lecture de Georges Bertin⁴⁴ qui envisage le passage de l'idéologie prométhéenne et de la vision icarienne du monde, à un retour d'Hermès.

L'idéologie prométhéenne, extraordinairement moderne, s'inspire et s'épuise dans toutes les formes technocratiques d'organisation.

La vision icarienne est l'apanage de la société du spectacle largement décrite par Guy Debord. C'est la spectacularisation du monde par la prolifération des signes. Et l'on voit bien à quel point les politiques sociales sont éminemment sensibles aux mises en scène médiatiques notamment de la misère et de l'exclusion.

Le retour d'Hermès, le dieu messager, le dieu des passages, c'est la prise en compte des mythes et de l'imaginaire pour une intelligence du social. Cette posture adopte : « *la logique du tiers inclus opérationnalisée dans la posture multiréférentielle de Jacques Ardoino en Education et de Michel Maffesoli renouant avec le sensible.* »⁴⁵.

Ce mouvement est peut-être aussi celui d'une plus grande prise en compte des crises du social dans leurs dimensions culturelles et non plus exclusivement politiques.

⁴¹ *ESPRIT* (1998), *op. cit.*, p.265.

⁴² *Idem*, p.266.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ BERTIN Georges, *Du Mythe et de l'Imaginaire à l'intelligence du social*, Note de synthèse en vue de l'habilitation universitaire à diriger les recherches (HDR) sous la direction de monsieur le professeur Michel Maffesoli, Université Paris V Sorbonne, avril 1999 (soutenance le 3 décembre 1999).

⁴⁵ *Idem*, p. 104.